

Jacques Bouineau

## Ludvig Holberg et la question religieuse

Nous avons déjà étudié Holberg par ailleurs<sup>1</sup>, mais il convient cependant ici de situer le personnage. Holberg (1684-1754) est issu d'un milieu lettré de Bergen. Son éducation est cependant d'un genre particulier : sa mère le fait instruire dans une morale très conventionnelle, mais son père<sup>2</sup> avait été un aventurier. Sans vouloir forcer les caractères psychologiques, que nous n'avons pas de compétence scientifique pour apprécier, nous constatons que Ludvig Holberg oscille toute sa vie entre le conformisme et la critique personnelle. Lui-même très indépendant, il demeure célibataire.

Nous retiendrons ici deux de ses ouvrages plus précisément : le *Voyage de Niels Klim*<sup>3</sup> et ses *Pensées morales*<sup>4</sup>. Le *Voyage de Niels Klim* se présente comme un voyage philosophique, tel qu'on aime en écrire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Tombé dans le monde souterrain de la planète Nazar, Niels Klim découvre un univers bigarré, aux pays habités par des êtres surprenants : néfliers sans défense, au pays des Innocents; pays de Kiliac, où le nombre des années qui leur reste à vivre est inscrit au front des habitants; heptacéphales (et donc puits de science, croit devoir préciser l'auteur) du pays d'Askarac; pays des Bostankis, qui portent leur cœur dans la cuisse et sont donc des poltrons qui tyrannisent leur maisonnée; cyprès du pays de Mikrok, qui dorment 19 heures sur 23<sup>5</sup>, et qui vont donc à l'essentiel, et du pays de Makrok, qui ne dorment jamais, ce qui fait qu'ils s'agitent pour rien; république de Siklok, sorte d'autre Sparte, fondée par le législateur Mihac; pays libre où les habitants sont leurs propres juges. Mais si tous ceux que nous venons de citer sont des arbres, cette espèce n'est pas la seule qui peuple le monde souterrain : au pays de Pyglossie, ce sont des hommes qui parlent par le derrière; dans la Terre glaciale, les vivants sont aussi bien des animaux que des arbres, qui possèdent le droit de bourgeoisie dès lors qu'ils obéissent aux lois de l'État, et où les ânes sont diacres « parce qu'ils savent braire »; les Tanaquites sont des tigres, les Kispusianiens des chats géants, les Arctoniens des ours, les Alectorianiens des coqs... Comme en matière politique, mais dans une moindre mesure cependant, le *Voyage de Niels Klim* offre un tableau nuancé des us et coutumes religieux. Les *Pensées morales* proposent de fréquentes occurrences sur la religion, mais, pas plus que le *Voyage de Niels Klim*, ne développent de vision de la laïcité. En soi, le phénomène ne saurait

<sup>1</sup> Nous l'évoquons substantiellement dans notre travail : « Lecture européenne du droit naturel », XX<sup>e</sup> colloque de l'AFHIP, 14-15 mai 2009, Poitiers, Aix-en-Provence, PU, 2010, p. 159-172; v. aussi « Navires et gens de mer chez Holberg », in Philippe Sturmel (dir.), *Navires et gens de mer du Moyen Âge à nos jours*, Paris, L'Harmattan, « collection Méditerranées », 2010, p. 161-173 et « Swift, modèle de Holberg ? », XXI<sup>e</sup> colloque de l'AFHIP, 16-17 septembre 2010, Aix-en-Provence, PU, 2012, p. 93-108.

<sup>2</sup> Qui est mort un an après sa naissance.

<sup>3</sup> La dernière édition a été publiée à Paris chez Corti en 2000 (257 p.). Nous utiliserons dans le présent travail le volume conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal (Paris, Stock, 1949, 308 p.).

<sup>4</sup> *Pensées morales par M. le baron de Holberg. Traduites du danois par M. I.B.D.R.D.P. et divisées en deux tomes. Tome I.* A Copenhague, aux dépens du traducteur et compagnie. Par E.H. Berling, imprimeur de la cour. MDCCXLIX.

<sup>5</sup> Comme nous sommes dans le monde souterrain (une sorte de poupée gigogne de la Terre), la planète est de taille inférieure à notre planète; comme il y existe néanmoins un soleil, les jours ne peuvent y connaître que 23 heures, temps nécessaire à Nazar pour sa révolution.

surprendre : la laïcité est encore loin d'être un concept politique et philosophique usuel à l'époque de Holberg. Et, d'ailleurs, que faut-il entendre par laïcité<sup>6</sup> ?

La notion est polysémique. Nous voudrions rappeler en préalable que la définition française de la laïcité est unique au monde. Pour un Français, en effet, la laïcité est synonyme de neutralité religieuse, disons plus généralement du fait que la question religieuse relève de la sphère privée et non de la sphère publique. Cette approche fait de la France l'héritière culturelle des Provinces-Unies où, si le culte calviniste était le seul culte public, aucune religion d'Etat n'était en fait reconnue et, à l'inverse, tout culte célébré en privé était toléré.

Pour ne pas être anachronique, et pour ne pas procéder à une analyse centrée sur des critères français alors que le sujet ne s'y prête pas, nous nous proposons d'approcher cette notion de laïcité chez Holberg à travers sa culture, ses automatismes de pensée, mais aussi sa liberté d'esprit. Il sera donc beaucoup plus ici question de liberté religieuse que de laïcité à proprement parler; celle-ci ne pouvant que se déduire de celle-là. C'est-à-dire que l'on aura davantage en tête la manière dont la laïcité est vécue dans d'autres pays - en Italie<sup>7</sup> singulièrement, où elle se définit comme une opposition à l'Eglise catholique - que la façon que les Français ont de considérer le phénomène.

Dans cette acception, nous constatons que la culture de base de l'auteur provient d'une lecture de Pufendorf, mais qu'elle va beaucoup plus loin que ce dernier, puisque l'on considère à juste titre Holberg comme le représentant de l'esprit des Lumières en Scandinavie (I). Toutefois, comme la plupart de ses réflexions politiques se trouvent, de près ou de loin, liées à la religion, il assigne à celle-ci une dimension politique (II), et cela de manière parfois assez cynique.

## 1. De Pufendorf aux Lumières

Holberg est un esprit libre et intelligent, qui met ces deux qualités au service de ses remarques sur le phénomène religieux. C'est dire qu'il n'est pas prisonnier d'une école de pensée et qu'il n'est le thuriféraire d'aucune religion révélée. La religion naturelle le séduit bien davantage. Il demeure cependant d'esprit chrétien (A), même si la logique de son raisonnement le conduit au déisme (B).

### A/ Une certaine vision du christianisme

Holberg est-il aussi libre d'esprit que nous venons de le dire et qu'il semble lui-même le croire ? Tout d'abord, il ne se démarque pas des repères les plus fondamentaux de sa culture avec, par exemple, la mention du Déluge qui, 3000 ans auparavant, a submergé Nazar et durant lequel seuls quelques arbres, réfugiés au sommet des montagnes, purent se protéger du cataclysme<sup>8</sup> ; cet événement a tellement marqué les consciences que le

<sup>6</sup> La bibliographie sur le sujet est particulièrement nourrie. Signalons simplement: Jean Bauberot, *Les laïcités dans le monde*, Paris, PUF, 2007, 127 p.; Jean Bauberot, Paul d'Hollander et Mireille Estivalèzes (dir.), *Laïcité et séparation des églises et de l'état. Histoire et actualité*, Limoges, PULIM, 2006, 239 p.; Gérard Gonzalez (dir.), *Laïcité, liberté de religion et Convention européenne des droits de l'homme*, Bruxelles, Bruylant, 2006. Le CEIR vient d'éditer sous ma direction un volume qui reprend la première partie des actes d'une rencontre qui eut lieu à Bari en 2010, *La laïcité et la construction de l'Europe. Dualité des pouvoirs et neutralité religieuse, XVII<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan, 2012, 318 p.

<sup>7</sup> V. G. Verucci, *Cattolicesimo e laicismo nell'Italia contemporanea*, Milano, Franco Angeli, 2001.

<sup>8</sup> *Voyage...*, p. 85.

comput se fait « après le Grand Déluge »<sup>9</sup>.

Ensuite, la vision qu'il livre du christianisme paraît très marquée par la culture luthérienne. Holberg stigmatise en effet sans cesse l'Eglise catholique (a), de manière plus ou moins directe, dans le temps même où sa culture luthérienne (b) affleure sans doute plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité.

#### a) Critiques contre l'Eglise catholique

Niels Klim aborde en premier lieu dans le royaume de Potu<sup>10</sup>. Peuplé d'arbres, ce royaume se présente comme une sorte d'antithèse des royaumes de la Terre : tout n'y est que mesure, réflexion, méfiance à l'égard de la pédanterie. Ainsi, lui trouve-t-on le jugement trop prompt et un jugement « si louche »<sup>11</sup>, même, qu'on doute qu'il appartienne aux créatures raisonnables; en tout cas, on le juge incapable d'exercer un emploi sérieux, mais comme il a les pieds légers, il pourrait être coureur... ce qui le fait enrager, lui qui est diplômé de la faculté.

Dans les rues, il rencontre un criminel qui a subi la « peine du bras » (la saignée), pour avoir disputé « sur l'essence et sur les attributs de Dieu »<sup>12</sup>, et il songe à ce que les théologiens seraient ici envoyés en prison ou à l'hôpital...

Cette première attaque contre le catholicisme est complétée un peu après par la référence à Limali<sup>13</sup> : « Seules, dit-il [Limali], sont de vraies vertus celles dont l'exercice paraît pénible à un cœur corrompu. Offrir des sacrifices, chanter des hymnes, chômer des fêtes, vénérer les cendres des morts ou mener en procession des images sacrées, sont plus témoignages de paresse qu'actes de foi... Comme tous les Potuans observent ces principes à la lettre, on peut penser que les missionnaires de Rome qui recommandent toutes ces simagrées et qui promettent le Paradis à ceux qui adorent les reliques ou qui pendant quarante jours se privent des douceurs que produisent les champs, les jardins, les vignobles, les fleuves et les océans, perdraient leur huile et leur temps dans ce pays »<sup>14</sup>.

Le ton est donc donné dès ce niveau-là de l'observation : la religion catholique est absurde, puisque, dans un royaume vertueux tel que celui de Potu, la manifestation extérieure du culte se sépare radicalement des pratiques des catholiques.

Ses *Pensées morales* traduisent la même conviction<sup>15</sup>. Dans l'épigramme V du Livre I (« Sur Cæcilianus »)<sup>16</sup>, il critique les catholiques, et surtout les jésuites, ainsi que les musulmans, qui commencent par enseigner les dogmes de leur religion, ce qui ferme le cœur des enfants à la découverte ultérieure de la vérité.

Il conforte son opinion sur l'inanité de l'enseignement du dogme dans l'épigramme LXXXI du Livre I (« Triple manière pour convertir »)<sup>17</sup> : « Je passe sous silence les funestes effets, qui ont souvent suivi le paroxysme fanatique... Je n'en parlerai donc pas

<sup>9</sup> V., par exemple, cette lettre datée du « 19 du mois du Palmier, 3000 après le Grand Déluge », *ibid.*, p. 81.

<sup>10</sup> Anagramme d'Utopie.

<sup>11</sup> *Voyage...*, p. 61.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>13</sup> Philosophe religieux, qui fait penser à Luther par bien des aspects; nous le retrouverons.

<sup>14</sup> *Voyage...*, p. 96.

<sup>15</sup> Le *Voyage de Niels Klim* date de 1725-1726, tandis que ses *Pensées morales* sont de 1748-1749.

<sup>16</sup> *Pensées morales...*, t. I, p. 33 sq.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 70 sq.

davantage, & je me contenterai seulement de dire, que, de toutes les sectes, c'est celle qu'on peut le moins souffrir dans un Etat. Car quoique diverses autres puissent être plus dans l'erreur, elles remplissent néanmoins plus exactement les devoirs d'un citoyen, & elles sont d'accord sur le principe de l'obéissance aux Magistrats, lorsqu'ils n'ordonnent pas de violer la loi de Dieu, ou celle de la Nature »<sup>18</sup>, ce qui lui permet d'attaquer les jésuites comme fanatiques.

Le fondement de la critique de Holberg repose donc sur l'aspect dogmatique du catholicisme. Est-ce un regard laïque ? Nous préférons y voir une conscience luthérienne.

#### b) Poids du luthéranisme

Comme on le sentait déjà poindre chez Pufendorf, la religion naturelle présente plusieurs points communs avec le luthéranisme. Or quand il aborde au pays de Potu, Niels Klim rencontre une théologie « qui peut apparaître à quelques-uns la pure religion naturelle comme elle me le parut à moi-même »<sup>19</sup> : les Potuans assurent que les dogmes sont fondés sur la révélation, car la seule religion naturelle, qui suffisait au début de la vie des arbres a été peu à peu perdue de vue par l'impéritie des arbres et le ciel leur a donc envoyé un livre, comme nous allons le voir immédiatement, quelques siècles auparavant pour leur rappeler ce qu'ils auraient dû ne pas oublier.

Les principes religieux sont au demeurant simples et quelques articles seulement forment la confession de foi. Il n'empêche que « Dans les temps anciens, les Potuans apaisaient la Divinité par des sacrifices et autres cérémonies spectaculaires. Ce culte extérieur dura jusqu'à la venue du célèbre philosophe Limali qui, il y a huit cents ans, fut le réformateur de la religion. Il composa un ouvrage intitulé *Sébolac Tacsj*, c'est-à-dire « Véritable Témoignage de la piété des Arbres »<sup>20</sup>. Certes, huit cents ans avant l'aventure de Niels, cela porte au début du X<sup>e</sup> siècle, mais ce Limali ressemble tout de même beaucoup à Luther.

Cette supériorité du luthéranisme sur le catholicisme se retrouve également dans les *Pensées morales*. Dans l'épigramme V du Livre I (« Sur Cæcilianus »), déjà citée, il préconise, pour l'instruction de la jeunesse, de « jeter les fondemens par la Morale de Jesus-Christ & par une saine Philosophie, avant d'enseigner les dogmes du Christianisme & les mystères de la religion »<sup>21</sup>. Il fait le portrait de deux convertisseurs : le premier qui suit sa méthode<sup>22</sup>, le second qui commence par enseigner les dogmes du catholicisme; le second détourne l'infidèle de la religion, car il n'adhère pas aux dogmes, trop étrangers pour lui. Le premier « lui applanit prémièrement le chemin par l'explication de la loi de la Nature : il lui donne une idée générale des vertus & des vices; il lui représente ce que c'est, que l'équité, la justice & la bonté; que ces vertus se trouvent parmi les Créatures de Dieu, & que par conséquent elles doivent être les qualités de la Divinité, après avoir jetté ces fondemens, il passe à la Religion, & montre par les livres des Symboles, que sa secte

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 83-84.

<sup>19</sup> *Voyage...*, p. 97.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>21</sup> *Pensées morales...*, t. I, p. 39.

<sup>22</sup> « Quand on s'y prend ainsi avec méthode; qu'on fait voir en général ce qu'une personne raisonnable doit croire, & ce qu'elle doit rejeter, ce qui est conforme à la loi de Nature, & ce qui y est opposé, qu'ensuite on en vient à la doctrine révélée, qu'on prouve y être entièrement conforme, & qu'on fait voir, que les mystères n'y sont pas contraires, on a lieu d'espérer, que les conversions seront constantes... »; *ibid.*, p. 40.

adopte, que Dieu, par sa propre volonté, & par son bon plaisir, a créé la plus grande partie des hommes pour les damner... »<sup>23</sup>.

Holberg demeure donc bien un luthérien, fortement marqué par l'aspect non seulement positif, mais salvateur du Mal<sup>24</sup>, ce qui n'est pas vraiment un point de vue de laïc.

## B/ Expression du déisme

On ne peut cependant pas cantonner Holberg à un rôle d'agent du luthéranisme; il est d'esprit trop indépendant et son regard est en fait celui d'un déiste<sup>25</sup>. Pour lui, la religion doit être simple (a) et la liberté de conscience assurée (b).

### a) Une religion simple

Il nous explique que dans les universités<sup>26</sup> des Potuans, on n'enseigne que quatre sciences : histoire, économie, mathématiques et droit. « Comme leur théologie est si simple qu'elle tient en deux pages à peine, et ne comporte pour toute doctrine que celle d'aimer et d'honorer le créateur et protecteur de toutes choses – qui nous récompensera pour nos vertus dans l'autre monde et nous punira pour nos péchés –, elle n'est pas une science universitaire et ne peut d'ailleurs l'être puisque la loi interdit rigoureusement tout débat sur Dieu et le divin. La médecine n'en est pas une non plus, car, les arbres, vivant sainement, ne savent presque rien sur les maladies du corps. Je ne parlerai pas de la métaphysique ni des sciences transcendantes : ainsi que je l'ai indiqué précédemment, ceux qui en disputent, comme des propriétés des anges et de la nature de l'âme, sont saignés et conduits à l'hôpital ou à l'asile »<sup>27</sup>.

Ceux qui ne se conformeraient pas à cette saine pratique devraient subir la peine de l'exil au Firmament<sup>28</sup>, terre habitée par des singes, dont Niels apprend la langue en trois mois, ce qui leur paraît terriblement long et lui vaut le surnom de Kakidoran (Nigaud). Comme on le voit, le Firmament est le siège de la superficialité, des futilités - la théologie y a donc bien sa place -, et de l'instabilité : les lois changent presque aussi vite que les modes des vêtements (tous les ans, pour celles-ci), mais le droit est totalement embrouillé

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>24</sup> A Quamso, personne n'est malade et tout le monde vit très vieux. Ceci a pour résultat que les arbres ne sont pas heureux, car ils ne connaissent pas les angoisses de la maladie et de la vieillesse. Holberg en profite pour rappeler que le Mal envoyé par le Créateur est nécessaire, pour permettre de prendre conscience du bonheur, *Voyage...*, p. 127-128.

<sup>25</sup> On peut en avoir une idée par la notation qu'il rapporte de sa première visite au palais royal de Potu, où il note une domesticité bien moindre que dans les palais des cours d'Europe. Il est introduit auprès du prince, qui lui semble si admirable qu'il se prosterne, mais ce dernier lui dit « que ce n'était que par le travail et l'obéissance que l'on gagnait ses bonnes grâces, et non par des actes de respect qui ne convenaient qu'à l'Être Suprême », *Voyage...*, p. 72.

<sup>26</sup> Potu, Keba, Nahami.

<sup>27</sup> *Voyage...*, p. 115.

<sup>28</sup> Deux fois par an, des *Cupac* (oiseaux de poste) arrivent sur Nazar. Ce sont ces oiseaux que l'on charge de ceux que l'on exile au Firmament (en les attachant dans des coffres, qui laissent libres les ailes de l'oiseau). Il est donc exilé avec un métaphysicien, qui avait disputé de l'essence de Dieu, et un fanatique « qui, ayant conçu des doutes sur la religion et sur les droits de l'autorité civile, avait paru vouloir bouleverser l'Etat », *Voyage...*, p. 181-182.

à cause de l'entassement des lois. La religion est à cette aune : 230 opinions différentes touchent « la figure sous laquelle il faut voir la divinité, 396... la nature et la qualité de l'âme »<sup>29</sup>.

Les *Pensées morales* confirment l'expérience vécue par Niels. D'abord, dans l'épigramme CLXXVII du Livre I (« A Léandre »), Holberg rappelle que « si l'on retranche d'un gros *in folio* tout ce qui y a été mis d'inutile, il n'y restera souvent rien que la couverture et le titre »<sup>30</sup>. Ensuite, il affirme que les sermons « pourroient être diminués de la moitié, & contiendroient cependant la même chose »<sup>31</sup>.

Nous sommes donc ici très éloigné des innombrables ouvrages qui, depuis le Concile de Trente, viennent soutenir la rhétorique catholique. En affirmant que Dieu est, simplement, Holberg se comporte bien en déiste, à défaut de s'exprimer en laïc.

## b) Liberté de conscience

Dans le droit fil du jusnaturalisme, Holberg prône la liberté de conscience. Le prince de Potu demande en effet à Niels d'expliquer « les mœurs et les coutumes des peuples de notre globe ». Tout lui paraît fade, et surtout la « manière de procéder en justice ». En revanche, quant à la religion, le prince la trouve à son goût, sauf les querelles qui divisent les sectes chrétiennes, car Dieu « ne recommande rien tant que la modestie et l'humilité »<sup>32</sup> et surtout pas de croire que seule sa secte a raison et les autres tort.

Et c'est bien la raison pour laquelle « il est défendu, sous peine d'être exilé au Firmament, de faire des commentaires sur les livres saints. Ils conviennent tous de l'existence d'un Etre Suprême, qui a créé toutes choses, et nul n'est inquiet pour les divergences d'interprétation »<sup>33</sup>. Si on veut forcer les autres à croire comme vous, c'est « déclarer qu'on voulait avoir seul les lumières de la raison en partage, et tomber, par conséquent, dans le défaut des fous qui croient seuls être sages »<sup>34</sup>.

De plus, la liberté de conscience débouche sur l'harmonie sociale. Ainsi, dans la province de Jochtan, où toutes les religions sont acceptées, au lieu de la confusion qu'il redoutait, règne en fait la plus grande concorde. La liberté totale pousse en effet les habitants à rivaliser de vertus pour persuader les autres de l'excellence de leur religion<sup>35</sup>.

Dans l'épigramme V du Livre I (« Sur Cæcilianus ») des *Pensées morales*, Holberg souligne que si on commençait par enseigner la morale au lieu d'enseigner la religion, on réduirait le nombre des religions, et il se fait l'apôtre de la tolérance religieuse : « Il faut premièrement apprendre à douter, avant d'apprendre à croire tout, comme on doit premièrement goûter le vin & les mets, avant de boire & de manger. Si on en use autrement, on va à reculons dans l'instruction d'un enfant. Par-là on autorise toutes les Religions; & on manque à jeter le fondement pour apprendre la vérité : on n'apprend seulement que ce qu'un Précepteur tient pour être la vérité; ce qui est ordinairement la doctrine de la secte, dans laquelle il a été élevé lui-même »<sup>36</sup>.

<sup>29</sup> *Voyage...*, p. 194-195.

<sup>30</sup> *Pensées morales...*, t. I, p. 341.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 356.

<sup>32</sup> *Voyage...*, p. 73.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>36</sup> *Pensées morales par M. le baron de Holberg. Traduites du danois par M. I.B.D.R.D.P. Tome II.* A Copenhague,

Enfin, l'épigramme LXXIV du Livre III porte pour titre ce qui est tout un programme : « Que personne ne peut être contraint à la piété, ni à l'amour de Dieu. A Sextus »<sup>37</sup>.

Laïque, Holberg ? Pas véritablement, puisque dans ce panégyrique sur la liberté de conscience, il n'est dit nulle part que l'athéisme se trouve à parité avec les religions<sup>38</sup>, d'une part et que si, d'autre part, on se souvient bien des leçons de Pufendorf, on sait qu'il faut combattre l'athéisme avec la dernière rigueur. Or la laïcité, à la française du moins, ne prend nullement en compte la philosophie religieuse des êtres humains.

## 2. Fonction politique de la religion

Peut-être est-ce là encore la marque de la culture luthérienne : la religion reste aux yeux de Holberg un formidable régulateur social (A). Ceci ne signifie pas pour autant qu'elle doive ni qu'elle puisse s'immiscer dans tous les secteurs de la vie; certaines dispositions se trouvent en effet réglées de manière quasi laïque (à la française) (B), en ce qu'elles obéissent plus à un ordre juridique qu'à un ordre religieux.

### A/ Religion et ordre social

La religion permet de rendre cohérent un ordre social toujours menacé par des frondes, dans la mesure où elle se présente comme une mesure de police (a), dans la mesure aussi où elle justifie l'ordre social (b) et la place de chacun sur une échelle inégalitaire.

#### a) La religion comme mesure de police

L'idée d'une religion officielle est défendue par le roi de Potu en personne : « Je ne trouble personne, ajouta-t-il, pour s'écarter de bonne foi dans les choses de la spéculation, de l'opinion reçue, pourvu aussi qu'on ne trouble point la pratique extérieure du culte divin... »<sup>39</sup>. C'est-à-dire que l'on se trouve en présence d'une pratique religieuse qui rappelle celle des Provinces-Unies où, à un culte officiel calviniste, font écho de multiples pratiques à titre privé, comme nous le rappelions plus haut. L'essentiel, somme toute, est de permettre de fédérer un sentiment d'appartenance collective, comme on dirait de nos jours. En ce sens, les oraisons publiques ne sont faites que pour le salut du prince et celui de l'Etat, car les Potuans doivent être « toujours bien persuadés que le salut de chacun d'eux en particulier est si étroitement lié avec celui de l'Etat, que l'un ne peut être séparé de l'autre »<sup>40</sup>.

Car si la liberté de conscience est une bonne chose, il convient cependant de souder les hommes, et trop de liberté finit par détruire la liberté. Tel est l'enseignement qu'il

---

MDCCXLVIII. Aux dépens du traducteur et compagnie. [toutes les autres citations, hormis celle qui suit, sont extraites du t. I, dont les références ont été données ci-dessus], p. 35.

<sup>37</sup> *Pensées morales...*, t. II, p. 269 sq.

<sup>38</sup> Lorsque Holberg traite du sujet, il n'évoque à aucun moment la loi naturelle; cf. Epigramme LXXXI du Livre I (« Triple manière pour convertir »), p. 87 sq.

<sup>39</sup> *Voyage...*, p. 74.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 95.

retire de sa visite au Pays libre. « Tous ses habitants y sont leurs propres juges. Ils consistent en familles distinguées les unes des autres, qui ne reconnaissent aucune domination, ni aucune loi et qui, cependant, forment entre elles une espèce de société dont les vieillards consultent ensemble sur les affaires communes et exhortent un chacun à la concorde et à l'observance de ce premier précepte de la Nature : « *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* »

Sur toutes les portes des villes et des villages, l'image de la Liberté paraissait en bas-relief, foulant aux pieds des liens et des chaînes, avec cette inscription : LA LIBERTÉ EST D'OR »<sup>41</sup>. En quoi l'esprit indépendant de Holberg pourrait-il trouver à redire à cet état de fait, car il émet des réserves ? Dans le fait que plus aucune autorité ne se trouve légitimement reconnue ou admise pour faire cesser les violences : « Dans la première ville où j'entraî, tout me parut assez tranquille, mais je remarquai que chaque citoyen portait sur l'épaule des rubans de diverses couleurs. J'appris que ces rubans étaient la marque des différentes factions qui partageaient alors la ville. Les entrées des maisons des grands étaient gardées par des soldats en armes qui se tenaient prêts à combattre; car la trêve n'avait pas plus tôt cessé que la guerre recommençait »<sup>42</sup>.

La religion est donc indispensable pour faire régner un ordre social qui ne saurait être discuté. En ce sens-là, il s'agit d'une religion civique qui joue le même rôle qu'un ensemble de valeurs laïques, ce qui ne suffit évidemment pas pour assimiler les unes aux autres.

#### b) La religion comme justification de l'ordre social

Holberg semble bien estimer que la religion permet de faire accepter l'ordre social en place. Tout d'abord, sur le plan philosophique, il faut justifier les abus, injustices, iniquités. Aux yeux des Potuans, la récompense des bonnes actions et la punition des vices ne saurait intervenir qu'après la mort, car il existe bien des Arbres scélérats qui jouissent en ce bas monde des plus grandes faveurs<sup>43</sup>. Holberg n'émet aucune critique sur ces convictions potuanes.

En revanche, il dénonce fortement les abus de la secte religieuse dominante à Mardak. Tous les habitants y sont des cyprès et possèdent des yeux différents, ce qui les fait grouper en tribus différentes, dont la plus importante, celle des Nagires, qui ont les yeux longs et qui, donc, voient les choses allongées, se réserve les postes les plus élevés dans la république : « ... aucun particulier des autres tribus n'est admis aux charges publiques, à moins qu'il ne confesse qu'une certaine table consacrée au Soleil et placée sur le lieu le plus élevé d'un Temple, lui paraît longue comme aux Nagires, et qu'il ne confirme cet aveu par un serment... De là vient que les citoyens qui ont quelque sentiment de religion ne veulent pas souiller leur conscience d'un parjure et aiment mieux être exclus de tout emploi public... ils sont encore obligés de souffrir mille railleries amères et mille persécutions. Ils ont beau en appeler au témoignage de leurs yeux, on n'y fait nulle attention et on leur impute à malice ou à caprice ce qui n'est qu'un défaut de nature.

Voici à peu près quelle est la formule du serment que chacun doit prêter avant que de pouvoir être élevé à aucune charge:

KAKI MANASCA QUIHOMPU MIRIAC IACKU MESIMBRII CAPHANI

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 170-171.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 93.



## CRUKKIA MANASKAR SUEBRIAC KRUSUNDORA.

C'est-à-dire:

*Je jure que la Sainte-Table du Soleil me paraît longue et je promets de demeurer ferme dans cette opinion jusqu'au dernier souffle de ma vie*»<sup>44</sup>. Il voit un vieillard qui va être fouetté pour avoir enseigné publiquement que la table était carrée. Il va voir dans le temple, lui Niels Klim, et constate qu'effectivement la table est carrée; son hôte lui confirme qu'il le croit aussi, mais qu'il n'en dit rien de peur de perdre son emploi.

Une fois encore, Holberg ne se montre pas laïque au sens français du terme, mais critique envers ce qui lui paraît monstrueux (la domination aveugle d'une secte sur la sphère politique), ce qui peut constituer une forme de laïcité.

## B/ Une certaine idée de la gouvernance « laïque »

Tout comme au Pays libre<sup>45</sup>, au Pays des Quamites on ne nie pas l'existence de Dieu, mais la théologie s'arrête à la conscience de l'existence de Dieu, et la morale se résume à cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse ». De manière générale, Holberg n'éprouve aucune difficulté à concevoir un ordre constitutionnel (a) régi par des normes simplement juridiques, et un ordre social (b) révolutionnaire.

## a) Dispositions constitutionnelles

Deux points du *Voyage...* retiennent l'attention à ce propos; ils se trouvent l'un et l'autre dans le chapitre VII : « De l'administration de l'Etat [de Potu] ».

Le premier concerne la souveraineté : héréditaire, elle appartient à une seule famille depuis 1000 ans, avec un accroc une fois, quand les Potuans eurent estimé que le mérite devait supplanter la naissance et qu'ils intronisèrent Rabaku comme philosophe-roi. Les sujets ne voulurent évidemment pas obéir à ce *primus inter pares*. Rabaku comprit qu'il lui fallait abdiquer et on revint à l'hérédité avec primogéniture<sup>46</sup>.

Car, et c'est le deuxième point, la proposition faite par un *quidam* de pouvoir choisir entre les enfants du prince celui qui paraît le plus digne paraît ouvrir la porte à tant de séditions que l'auteur du projet fut étranglé à l'issue de la réflexion que l'on fit sur son innovation<sup>47</sup>, ce qui n'est pas sans rappeler les sanctions encourues en Grèce ancienne devant l'assemblée lors d'une proposition de loi qui mettait en péril la cité.

Ces normes juridiques ne sont en aucune manière liées à une conviction religieuse et, sur ce point, c'est bien de règle laïque qu'il s'agit.

## b) Dispositions sociales

Tout d'abord, on note que les rois potuans gouvernent en pères et que les Potuans sont égaux, même s'il y a des inférieurs qui obéissent à leurs supérieurs, sur le critère des vertus et talents<sup>48</sup>, et que tous vénèrent les vieillards.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 130-131.

<sup>45</sup> *Cf. supra.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>48</sup> « S'il y a encore de l'émulation parmi eux, c'est de se surpasser les uns les autres en vertus et en mérites », *ibid.*, p. 103.

De manière générale, en dépit de ce que nous avons relevé ci-dessus, l'ordre social n'est pas immuable, bien au contraire est-il convaincu que « dans les promotions aux charges publiques, il faut surtout avoir égard à la capacité des gens »<sup>49</sup>. C'est pourquoi, dans chaque ville, il existe des lycées, où les enfants sont admis sans considération de leur statut social, ni de leur sexe<sup>50</sup>.

On retrouve ici le défenseur de l'égalité entre les sexes, sur lequel nous avons insisté par ailleurs<sup>51</sup>, même si son point de vue sur le mariage n'en fait pas un thuriféraire parfait... ou peut-être, justement, parce qu'il ne s'en présente pas comme un thuriféraire parfait. Il précise qu'il n'est pas hostile au mariage<sup>52</sup>, et que c'est même à ses yeux un devoir<sup>53</sup>, mais qu'à un certain âge il n'y voit plus que des inconvénients, et que, pour sa part, il laissera des arbres et des livres à défaut d'enfants<sup>54</sup>. Pour conforter sa position, il cite une lettre, qu'il dit avoir reçue, et qui contient quelques idées sur le mariage. Rien ne prouve que cette lettre n'est pas de lui, dans la mesure où il n'en donne pas l'origine, qu'elle fournit un argumentaire<sup>55</sup> qui, comme il dit, « semble plaider ma cause, ainsi que

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 110-111.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>51</sup> « Lecture européenne du droit naturel », *ibid.*, p. 167-169.

<sup>52</sup> « ... je ne déconseille à personne de se marier : j'allègue seulement les raisons, que j'ai de regarder le célibat. Jusqu'à l'âge de quarante & de cinquante ans, je n'étois pas en situation d'entretenir une femme; & depuis ce tems-là je ne me suis pas trouvé en état de la contenter. Je craignois autrefois la pauvreté; je redoute présentement les cornes : de sorte qu'il m'est arrivé comme à un certain Philosophe, qui quand on l'exhortoit à se marier, répondit long-tems, qu'il étoit trop tôt, & vint à la fin à dire qu'il étoit trop tard », *Pensées morales...*, t. I, p. 321-322.

<sup>53</sup> « Je tiens que c'est un devoir à tout homme de se marier; mais la mode d'un pays empêche souvent qu'on ne se conforme à ce devoir. Une femme et des enfans sont des meubles, qui coûtent cher dans ce pays-ci... », *ibid.*, p. 322.

<sup>54</sup> « Je m'applique seulement à planter des arbres, à fin qu'il paroisse que je fais quelque chose dans le monde. Je laisse des livres après moi, puisque je ne puis pas avoir le bonheur de laisser des enfans », *ibid.*, p. 326.

<sup>55</sup> L'auteur supposé de cette lettre commence par rappeler que l'avantage d'un pays consiste certes dans le nombre de ses habitants, c'est-à-dire de ses enfants, mais aussi dans ses ornements, et que le plus bel ornement se trouve dans les personnes du beau sexe (*ibid.*, p. 329-330). Or, note l'auteur, dès qu'une famille en possède, «... il se présente aussi-tôt certaines personnes, qui prient les parens de leur permettre de s'allier avec leurs chères filles, & promettent de les traiter de façon, qu'elles perdront bien vite tous leurs charmes, que, de roses & de lis, elles seront changées en orties & en épines; & que par-là la ville sera privée du plus grand ornement, dont elle puisse se glorifier. Il me paroît, qu'il est du devoir de la police, de veiller à ce qu'une pareille chose ne soit pas poussée trop loin, & que ces pernicieux jardiniers ou cercleurs n'arrachent pas si promptement de semblables plantes de la ville, & ne les fassent pas flétrir. Pour moi, toutes les fois que j'entends dire, qu'une belle & gracieuse fille va changer d'état, j'en gémiss tout comme quand j'entends dire, qu'un magnifique édifice a été brûlé, qu'un beau jet d'eau a été renversé par le vent, ou qu'un verre de crystal doré a été cassé... Je faisois la semaine dernière une visite à Madame N. avec qui j'avois eu l'honneur de converser sous le nom de Mademoiselle Sylvie. Mais quelle métamorphose ! Je n'y reconnoissois plus, que la voix de Sylvie. Sa prestance, l'éclat de son teint, son humeur & toutes ses belles qualités étoient tellement changées, qu'on auroit dit, que son esprit & son corps avoient été refondus, pour leur donner une nouvelle forme. Ses lèvres, couleur de rose, étoient devenues d'une couleur cendrée; ses jouës étoient ravalées; son luth se trouvoit transformé en un berceau; et ses discours, qui avoient été capables de m'enchanter, de-même que les autres, n'étoient plus que des discours de marché, qui rouloient sur le beurre, la viande & le fromage. Cet aspect fut un éguillon pour mon zèle patriotique, & me porta aussi-tôt à mettre au net ce projet, auquel j'avois long-tems travaillé pour l'utilité publique » (*ibid.*, p. 331-332). L'auteur ne souhaite pas que toutes les filles demeurent dans le célibat : « Je voudrois seulement, que par un sage règlement on fit en sorte, que cette liberté d'entrer dans l'état du mariage, fût tellement

celle des autres personnes, qui restent dans le célibat »<sup>56</sup>, qu'il y est mené un raisonnement qui ressemble beaucoup à celui qu'il développe peu après au sujet des occupations inutiles<sup>57</sup>, et que dans le *Voyage de Niels Klim*, en « défense de l'ouvrage », il produit une attestation des fils et petits fils de Niels Klim, certifiant la véracité du récit de Niels Klim<sup>58</sup>, dont on sait évidemment que c'est un faux, puisque le *Voyage* a bien été écrit par Holberg, et non pas par de supposés descendants de Niels Klim, qui est au demeurant un personnage de fiction.

Nous nous trouvons donc en présence, avec Holberg, d'un esprit facétieux et d'une totale liberté, qui a volontiers recours à la provocation. Homme de son temps et de sa culture, il les dépasse à notre avis, en raison précisément de sa liberté d'esprit, même s'il serait abusif, dans une acception française du terme, de le qualifier de laïc.

---

modérée, que la ville se trouvât toujours pourvue d'un nombre suffisant de belles personnes, non-mariées & sans tache; & qu'on en formât un rolle de reserve, qui seroit toujours tenu complet, de crainte que la ville ne perdît, par une trop grande désertion, quelque chose de son lustre et de son ornement. On pourroit y parvenir, en partageant les filles de la ville en un certain nombre de classes, suivant les divers degrés de beauté; & celles, qui, par l'épreuve & par la marque de la Police, seroient déclarées propres à faire honneur à la ville, formeroient la première classe, qui auroit toujours son nombre complet, & seroit regardé comme un corps d'une espèce de troupes sur pied, de sorte qu'il ne seroit permis à aucune fille de cette première classe de se marier, à moins qu'il ne s'y trouvât des surnuméraires. L'ordonnance, suivant mon petit génie, pourroit être conçue de cette maniere : *Qu'aucune fille du N° I. ne pourroit sans la permission de la police, se marier, avant d'avoir atteint sa trente-cinquième année, à moins que la petite vérole, la chute de ses dents, ou quelque autre accident facheux ne lui eût enlevé quelque chose de sa beauté; et les Médecins de la ville seroient chargés de travailler à les garantir de ces incommodités, jusqu'à ce qu'elles eussent l'âge, qui vient d'être marqué* » (*ibid.*, p. 331-334). Holberg ajoute fort sérieusement qu'il ne sait pas si l'auteur de ce projet était sérieux ou badin, mais il assure avoir eu entre les mains « quantité de projets sérieux de même nature » (*ibid.*, p. 335).

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>57</sup> « ... & on peut même dire de certaines gens, que s'ils employoient seulement à leurs affaires le tems, qu'ils perdent à s'en plaindre, ils auroient le loisir de les expédier. Il seroit à souhaiter, qu'on pût faire certains réglemens, pour de pareilles choses, comme pour les ruës, pour les maisons et pour les cheminées; & qu'on établit une espèce de sçavans tireurs de bouë & de ramoneurs, qui fissent une revue des occupations publiques & particulières, qui, par des circonstances étrangères, & par les longueurs augmentent si fort, que les Républiques & les sociétés n'en souffrent pas moins, que les corps malades de la trop grande abondance du sang, ou des humeurs. Ce seroit une seconde classe parmi les censeurs des livres, & une seconde classe de Présidens dans les tribunaux de justice », *ibid.*, p. 354-355.

<sup>58</sup> P. 27.